

Les résonances transatlantiques de LaToya Ruby Frazier



Momme (the nation of family) (série), LaToya Ruby Frazier.



Les mains de Maria Ismerit une photographie, LaToya Ruby Frazier.

Une expérience de vie inestimable, c'est ce que la photographe américaine LaToya Ruby Frazier a capté lors de son séjour auprès des familles d'anciens mineurs du Borinage. Le regard qu'elle leur porte, bienveillant, introspectif et ouvert, prolonge celui qu'elle a posé sur sa propre communauté à Braddock, une ville fantôme de la Rust Belt. Retour sur cette rencontre transatlantique et sur les images marquantes de sa jeune carrière (elle n'a que 31 ans) au MAC's Grand-Hornu.

Dans les troublantes images de la série Home Body qui ouvre son exposition, LaToya Ruby Frazier apparaît dans une pièce aux murs et plafonds lépreux. C'est tout ce qu'il reste de la maison de ses grands-parents. Elle est vêtue du pyjama de son grand-père ou enveloppée dans la couverture de sa grand-mère. Un fantôme vulnérable qui donne corps au souvenirs, à la réalité des conditions de vie de ceux qui se sont usés dans les cathédrales d'acier, aujourd'hui en déshérence. La jeune photographe américaine est née à Braddock, à quelques miles de Pittsburgh, une ville ravagée par la crise sidérurgique qui a plongé la classe ouvrière dans encore plus de précarité. Indignée, elle a pris ses premiers clichés à 16 ans en se photographiant elle-même avec sa famille, sa mère, sa grand-mère, pour témoigner de l'intérieur, de la survie de la communauté afro-américaine abandonnée de tous.

L'empreinte du passé

La série Momme Silhouettes la montre avec sa mère en ombres chinoises derrière un drap, imprimé de compositions fleuries comme les Eve d'un monde à réinventer. Artiste et activiste, aujourd'hui internationalement reconnue, elle inscrit son travail dans l'esprit de la photographie documentaire et engagée de Dorothea Lange, Gordon Parks et Allan Sekula. C'était une belle idée qu'a eu Denis Gielen de proposer à l'artiste une résidence dans le Borinage, tant le bassin sidérurgique wallon et la Rust Belt américaine ont connu des destins communs avec quelques années de décalage. « C'était important pour moi en tant qu'américaine, que femme noire issue de la classe ouvrière d'apprendre comment, dans le Borinage, les familles ont survécu à la désindustrialisation », explique-t-elle. Accompagnée d'une interprète, elle a visité les familles, écouté leurs témoignages et arpenté les paysages qui, comme les corps, gardent l'empreinte du passé. Avec tact et pudeur, elle a photographié l'absence, un lit dans la chambre à coucher, un médaillon avec la photo d'un mari disparu ou l'écoulement du temps avec Henri devant le château d'eau de son enfance à Quaregnon.

Dévoiler l'indicible

Elle donne chair aux photos du passé quand elle cadre ces mains tendues vers l'avant, qui montrent comme une offrande la photo d'un cher disparu dans un nimbe presque irréel. Au silence des images s'ajoute les quelques phrases posées sur le blanc du papier pour mieux dévoiler l'indicible. « Pour moi, ça a toujours été difficile d'exprimer les sentiments, ils sont mêlés », commence un des trois hommes accoudés au parapet d'un pont enjambant le canal. Sous la main d'Ali qui tend une pyrite scintillante, on peut lire : « Dans la mine, vous avez tout. Un jour, j'y ai trouvé cette pierre ». Après le Grand-Hornu, ces images seront montrées à Pittsburgh où LaToya Ruby Frazier compte inviter des anciens mineurs de Pennsylvanie à découvrir les précieux témoignages de vie de leurs camarades borains. La résilience sans frontières.